

pétulant. Hier je la grondais, parce qu'elle prenait mal sa leçon d'écriture : le sermon durait trop à son gré ; elle rougit, frappa du pied, et labourant du doigt ses magnifiques boucles blondes, elle me dit avec regard foudroyant : « Mais puisque je vous dis, méchante, que je ne le ferai plus ! » Cette apostrophe m'a fait rire et m'a désarmée. On est si heureux de rire un instant !

Ma vie, dans cette brillante maison, est bien isolée. Lady Lavinia vit dans le plus grand monde, elle va à la cour, elle est de toutes les fêtes, et elle reçoit chez elle fréquemment et avec splendeur. Augusta ne m'est confiée que pour le temps des leçons ; elle est souvent dans le salon de sa mère, elle sort en voiture, et il faut les facultés réelles de cette jeune fille et un solide désir d'apprendre, pour qu'elle puisse suivre ses études parmi ce brouhaha de visites et de grands dîners. Frances a également une armée de gouvernantes, de nurses, qui me l'enlèvent trop souvent pour l'emmenner à Regent's-Park avec des petites amies de son âge.

Je n'ose réclamer, quoique je sente à quel point ma tâche d'éducatrice est rendue difficile par ces influences étrangères. Je dîne rarement avec la famille ; les jours de grande réception, et ils sont nombreux, on me sert chez moi. Je connais à peine lord Carlendon : le jour, il est au club, il monte à cheval, il fait des visites ; le soir, il est à la Chambre. C'est un homme d'un aspect sérieux, imposant, l'air d'un parfait gentilhomme et d'un loyal anglais ; il aime beaucoup Frances et il contribue largement à la gâter.

Du reste, et je me le répète, je n'ai pas à me plaindre : on a beaucoup d'égards pour moi, on me laisse beaucoup de liberté ; lady Lavinia m'a offert une voiture pour aller dimanche à la chapelle française... Je me sens triste, isolée, mais ai-je jamais cru trouver ici une famille?...

Londres, septembre.

Je suis sortie plusieurs fois avec une vieille femme de chambre, mistress Mildred, qui me fait voir la ville, la grande ville. Que n'ai-je pas vu ? La Tamise et les docks, Saint-Paul et ses prosaïques tombeaux, l'abbaye de Westminster, qui serait si belle si elle était rendue au culte des Edmond et des Édouard ; les sépultures des rois, des poètes et des hommes d'État ; les squares, les parcs, les jardins public aux délicieux ombrages ; la Bourse, la statue de Nelson et celle de Willington ; les vieilles rues de la Cité, la Tour aux souvenirs sinistres, et dans la Tour, la chambre des enfants d'Édouard, la place où tomba la frêle tête d'Anne Boleyn, la statue de sa fille, placée au milieu des débris de l'Armada ; les lions, et leurs vieux gardiens, habillés à la mode de Henri VIII ; la salle des armures et les sombres effigies des rois et des chevaliers ; j'ai vu le cortège du lord maire, avec des carrosses gothiques et des costumes vieux de trois siècles, et dans Piccadilly, un rajah indou qui s'en allait au lever du roi d'Angleterre avec une suite d'esclaves en robe et en turban ; j'ai vu des brasseries, des chapelles, des temples, des musées... Que n'ai-je pas vu ?... C'est un flot de souvenirs confus, d'où se détache assez nettement l'image de l'Angleterre, avec son histoire sanglante, sa grandeur, ses richesses et son culte du passé, qui s'étend aux détails les plus mesquins ; la robe mi-partie d'un pauvre écolier ou la lourde voiture d'un lord maire, le sac de laine du grand juge ou la perruque poudrée du jeune avocat... j'ai été distraite ; mais consolée, non !

Nous partons demain pour le pays de Galles, où nous resterons jusqu'à l'été.

Wogans-Manor, septembre 18...

Nous voici tous installés au château, à Wogans-Manor, et depuis que je suis ici, je n'ai pu cesser d'admirer, avec un plaisir que rien ne lasso, les magnifiques paysages que l'on découvre de toutes les fenêtres de ce vieux manoir. Situé sur le penchant d'une haute colline, Wogans-Manor domine un pays admirable ; chaque fenêtre, chaque avenue du parc laisse voir un point de vue nouveau : il semble que l'on parcoure un vaste musée, peuplé des plus belles toiles de Salvator Rosa, de Claude Lorrain et de Ruysdaël. Dans ma chambre, je vois un magnifique panorama : la mer, la grande mer, et dans le lointain, sur la côte, les sept tours et les fiers remparts du château de Carnavon, bâti par Édouard 1er. Je passerais ma vie au balcon, occupée à suivre le mouvement des flots, à regarder le soleil scintillant sur les voiles blanches, où la lune se mirant si calme dans les eaux profondes. Mais la voix de Frances me rappelle bientôt au sentiment de la réalité. Le salon, placé de l'autre côté du château, domine le parc, qu'achève et termine une forêt séculaire. Là, au lieu de la voix forte et monotone de l'Océan, on entend l'harmonieux murmure du vent dans les arbres et le gazouillement des derniers oiseaux d'automne, que les coups de fusil des chasseurs feront bientôt fuir. Et toujours ainsi c'est un aspect différent ! Le parterre tout émaillé de verveines, de chrysanthèmes, de dahlies ; des villages comme on n'en trouve qu'en Angleterre, des champs cultivés, des prés où se jouent les troupeaux ; des terrains stériles, coupés de rochers abruptes, parmi lesquels jaillissent des ruisseaux écumeux, forment de toutes parts des horizons nouveaux, qui charment l'imagination et les yeux. Frances aussi est bien heureuse d'être à la campagne ; elle a passé sa petite enfance au château, elle connaît les légendes du pays : dans nos promenades, elle m'entretient, de la meilleure foi du monde, du roi Arthur et de Merlin, le grand enchanteur, qui ne sont pas morts pour tout de bon ; elle me montre des rochers où les chevaliers de la Table-Ronde se sont assis, des grottes où Merlin rendait ses oracles, des ruines habitées jadis par de puissants châtelains, par de nobles dames ; des monastères où vivaient les saints, des cavernes où des errantes ont fait pénitence. Elle a, pour ces chroniques des anciens âges, une mémoire admirable, que je voudrais voir appliquée à l'histoire sainte ou à la grammaire... Mais, courage, nos leçons seront moins interrompues dans cette belle solitude...

Wogans-Manor, janvier 18...

Solitude, qu'ai-je dit ? je ne connaissais pas encore la vie et les habitudes de l'aristocratie anglaise. Depuis que nous sommes au manoir, nous n'avons cessé d'exercer l'hospitalité la plus large. Toute la nobility, toute la gentry du comté et des comtés voisins viennent à tour de rôle faire des visites, non d'une heure, mais d'une huitaine, d'une quinzaine de jours. On s'établit à demeure chez ses amis, à charge de revanche, et grands dîners, chasses, courses à pied, à cheval, en calèche, en barques, concerts le soir, tableaux vivants d'aller leur train. Je n'avais aucune idée d'une vie pareille, et j'en conviens, elle m'amuse. Je passe mes soirées au salon avec mes élèves, je dîne tous les jours avec la famille, et je vois défiler sous mes yeux tant de figures diverses ; j'entends des conversations tantôt si étranges, tantôt si instructives ; j'assiste à tant de plaisirs qui m'étaient étrangers, que je me trouve forcément distraite et divertie... Hier, par exemple, j'ai vu pour la première fois des tableaux vivants... On avait choisi une Sainte Famille de Raphaël : Augusta représentait la Vierge, céleste ; ses